

XYZ. La revue de la nouvelle



La croix

Jean-Pierre Davidts

Numéro 42, été 1995

Nouvelles chinoises

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4431ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Davidts, J.-P. (1995). La croix. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (42), 82–87.

La croix

Jean-Pierre Davidts

Le médecin s'était contenté de pencher la tête et avait fait un petit signe. Si petit qu'un observateur moins attentif ne l'aurait sans doute pas remarqué. Mais Anton n'avait pas lâché des yeux le vieil homme en redingote râpée depuis qu'il avait franchi le seuil de la minuscule isba. Le signe ne lui avait pas échappé.

Les deux hommes avaient à peine esquissé une poignée de main, conscients de l'indécence d'une démonstration plus chaleureuse dans les circonstances. La consultation terminée, ils n'avaient pas échangé le moindre mot. Un regard avait suffi.

Anton s'était empressé de refermer la porte derrière le médecin lorsqu'il était reparti. Pas assez vite cependant pour empêcher un tourbillon blanc de s'engouffrer dans la pièce dont le plancher semblait maintenant saupoudré de sucre glace. Jamais la petite ville de Siauliai, en Lituanie, n'avait vécu d'hiver si terrible. Le froid et le vent s'étaient ligüés pour faire chuter la température et la maintenaient à trente degrés sous zéro depuis près de deux semaines. Les mauvaises langues prétendaient que les pêcheurs menaient la belle vie, car le diable lui-même refusait de quitter l'enfer pour les tourmenter, tant il faisait froid.

Les réserves de charbon et de bois s'étaient rapidement épuisées dans l'isba où les vêtements constituaient le dernier et fragile rempart contre les assauts d'un hiver à la faim plus dévorante que celle d'un loup.

Et maintenant, Katia se mourait.

Anton songea au paradoxe de ce corps que la fièvre consumait dans un air à faire geler les flammes d'un bûcher. Seul un miracle pouvait encore la sauver.

Un miracle !

Anton gratta du bout des ongles le givre qui opacifiait la petite fenêtre de la maison en rondins. Dans la clarté blafarde qui déclinait rapidement, passées les limites du village, se dessinait Meskuiciai, la colline des croix.

Anton ignorait quand exactement était née la coutume qui consistait à planter des croix sur cette colline que rien, en réalité, ne distinguait de ses voisines. Elle remontait, disait-on, aussi loin que le quatorzième siècle. Même la rage athéiste du communisme n'avait pu en venir à bout. Les croix refleurissaient aussi vite que les membres du régime les fauchaient.

Anton ne croyait guère à ces fariboles. Comment deux bouts de bois ou de fer pouvaient-ils réaliser un vœu ? Superstition que tout cela. Pourtant...

Il revint vers le lit dans lequel Katia gisait sous un amoncellement de couvertures et de vêtements hétéroclites. La morbide pensée lui traversa l'esprit qu'elle semblait déjà ensevelie. Une morte en sursis. Elle gardait les yeux clos et des paroles inintelligibles s'échappaient de ses lèvres gercées. Il plaça le dos de sa main glacée contre le front de la malade. Le contraste du froid sur la peau brûlante fit ouvrir les yeux à la jeune femme. Elle dut le reconnaître dans son délire, car un pâle sourire lui illumina fugitivement le visage avant que la lueur de lucidité dans ses prunelles vacille, puis s'éteigne, mouchée par la maladie. Ses paupières retombèrent comme le couvercle d'un cercueil.

Anton alla jusqu'au poêle de fonte dans le ventre duquel rougeoyaient encore quelques braises. Le métal était à peine tiède. Il ramassa les derniers morceaux de bois pour les jeter dans le foyer et resta un instant accroupi, songeur, la tête devant l'ouverture que découpait la petite porte de métal, à regarder le bois s'embraser lentement.

C'est alors qu'il se dit qu'aucune possibilité, si infime, si improbable fût-elle, ne devrait être écartée. Plongeant la main dans les flammes naissantes, il en retira deux lattes.

Il faisait tout à fait noir maintenant. À la lueur d'une bougie, il grava malhabilement sa brève requête au couteau, sur un

des bouts de bois : « Que Katia vive. » Si Dieu existait vraiment, s'il était cet être suprêmement bon et puissant qu'on prétendait, sa supplique ne pouvait rester muette.

Faute de clou, il donna la forme souhaitée aux deux planchettes avec un morceau de fil de fer. L'assemblage manquait de solidité, mais il tiendrait. Anton revint vers Katia pour poser un baiser sur le brasier de son visage. Cette fois, les yeux ne s'ouvrirent pas. Il s'enveloppa dans son court manteau, en releva le col et ouvrit la porte de l'isba pour s'enfoncer dans la nuit.

Dehors, le froid rappelait plus la Sibérie que la Lituanie, région la plus méridionale de l'URSS. Un vent acéré balayait la fine neige tombée la veille, soulevant des voiles de poudre blanche dont la piqûre réveillait l'épiderme engourdi par le froid. Les rues étaient désertes. Quelques cheminées crachaient une fumée âcre et noire que dispersait aussitôt le couperet glacial de la bise nordique.

Anton replia le bout des doigts dans sa paume afin de les protéger le plus possible. À la sortie du village, il abandonna la route gravillonnée et s'enfonça dans les fourrés.

Le parti communiste, las de ces croix qui repoussaient constamment et dont la majorité lançaient des imprécations contre le régime, avait détaché un peloton de soldats pour garder les abords de la colline. Quiconque serait surpris en ce lieu interdit était mûr pour la déportation dans un de ces goulags dont l'existence si souvent niée n'en demeurait pas moins mortelle pour la santé.

Outre les branches des arbres qui craquaient et la neige qui crissait sous ses pas, la nuit était parfaitement silencieuse. À mesure qu'Anton se rapprochait de la colline cependant, le vent colportait des murmures, des bribes de conversation, parfois ponctuées de rires. Des lueurs percèrent la nuit, braseros que les soldats avaient allumés pour lutter contre le froid qui lapidait tout, rendant douloureux jusqu'aux os.

La route contournait l'îlot hérissé de croix — de fer parfois mais le plus souvent de bois — comme une pelote d'épingles plantées là pour exorciser le sort. À plat ventre dans la neige,

Anton épia les environs. La nuit aidant, des trous s'étaient creusés et élargis dans le cordon de sécurité. Les soldats convergeaient pour se réchauffer, sinon à la chaleur des maigres feux, du moins à celle de leurs compagnons d'infortune.

Anton entreprit prudemment le tour de la colline à la recherche du coin le plus propice à une brèche : du côté nord, là où l'obscurité se faisait la plus épaisse, le vent le plus coupant, le froid le plus meurtrier.

D'un bond, il s'extirpa des fourrés, franchit l'espace découvert en une longue foulée et s'enfonça dans la forêt artificielle, se collant de son mieux au sol pour profiter au maximum de l'écran précaire des constructions cruciformes. Dans le jour lunaire, sur le tapis immaculé de la neige, il sentait nerveusement qu'il faisait tache. Il finit néanmoins par dénicher une minuscule dépression dans laquelle il tassa tant bien que mal son corps massif. Là où ailleurs, quelle importance ?

Après avoir débarrassé le sol de la neige, Anton s'efforça de le creuser au moyen d'une des extrémités de la croix. Malheureusement, le bois s'avéra trop fragile pour la terre gelée, aussi dure que la pierre. Dans sa hâte, il n'avait rien emporté qui aurait pu l'aider dans sa tâche. Ses doigts gourds s'efforcèrent d'agrandir le trou minuscule qu'avait pratiqué le bois, mais il dut y renoncer rapidement, les ongles émiettés et la chair en sang. Le ridicule de l'entreprise faillit le faire renoncer.

Tout autour, se dressaient les croix. Ne pourrait-il en arracher une et glisser la sienne dans l'orifice ainsi dégagé ? Aussi puissante qu'elle fût, il repoussa la tentation, tant exploiter le travail qu'un autre avait effectué au péril de sa vie lui répugnait.

Il baissa la tête de découragement. Le visage gelé enfoui dans la fine couche blanche, lèvres collées au sol, un goût de terre lui vint en bouche. La chaleur humide qui s'exhalait des profondeurs de son corps avait dégelé un peu du marbre brun qui s'était égrené. Si seulement il avait pensé à amener un instrument avec lui ! Il tâta le sol de la main dans l'espoir de trouver quelque chose. Une pierre, un morceau de bois plus

robuste, n'importe quoi susceptible de l'aider. Ses doigts heurtèrent un objet sur lequel ils se replièrent comme une serre. Incroyable! Il tenait devant lui une vieille fourchette, tordue et édentée, vraisemblablement abandonnée là par son propriétaire après qu'elle eut rempli son office. Anton remercia silencieusement la providence et le bon samaritain inconnu.

En soufflant sur le sol pour lui rendre un peu de sa malléabilité et en piochant avec la fourchette estropiée, il réussit à creuser un orifice assez profond pour accueillir le bras le plus long de la petite croix. Anton consolida l'ouvrage avec les remblais, usant son haleine humide pour cimenter le tout dans l'espoir qu'ainsi, le minuscule édifice résisterait au vent. Il ne sentait plus ses mains dont l'épiderme, parsemé de plaques blanches, avait commencé à geler. Le moment était venu de rebrousser chemin.

Anton entreprit la descente en se faisant le plus petit possible. À mi-chemin, il s'arrêta pour observer les alentours. Le pied de la colline et le large espace dénudé de la route le séparaient de la sécurité relative des fourrés. Il attendit patiemment qu'un nuage complaisant masque le projecteur lunaire avant de repartir.

Il était parvenu à l'ultime lisière de croix lorsqu'il entendit les voix. Un réflexe le fit s'aplatir au sol. Retenant son souffle, il misait plus sur son immobilité pour le cacher que sur les monuments grêles et épars qui l'entouraient encore.

Deux soldats approchaient d'un pas lent, sans doute désignés par leurs camarades pour la réglementaire ronde autour de la colline. Les hommes devisaient à voix basse, fusil en bandoulière. Avec des yeux terrifiés, Anton les vit stopper à sa hauteur, puis l'un d'eux pointer le sol du doigt à plusieurs endroits, ponctuant son geste d'une exclamation. Il comprit que ses traces dans la neige venaient d'être découvertes.

Il s'écrasa encore plus. Comme il aurait aimé que ce corps massif se liquéfie pour se mêler à la neige et à la glace! Les soldats pivotèrent dans sa direction. Celui qui avait montré les traces à son compagnon avait fait glisser son arme de son épaule et scrutait intensément la pente obscure.

La lune choisit précisément ce moment pour retirer son voile de nuages et réapparaître, glorieuse, illuminant tout d'un faisceau de lumière glacée. Le soldat sursauta. Le cœur comprimé par l'angoisse, Anton le vit parler à son compagnon, en proie à une excitation manifeste, et faire un signe de mauvais augure. Un fusil se leva dont la trajectoire coupait en deux le monticule que formait son corps trapu. Anton ferma les yeux. Entendrait-il d'abord le coup ou ressentirait-il l'impact de la balle en premier ?

Comme la déflagration se faisait attendre, il risqua un regard vers la route. Les deux militaires s'étaient lancés dans une discussion animée dont ne lui parvenaient que des échos intelligibles. Celui qui avait gardé l'arme à l'épaule finit par entraîner son camarade manifestement dépité de voir sa proie ainsi lui échapper.

Quand les deux hommes eurent disparu, un tremblement incontrôlable secoua le grand corps massif d'Anton. Jamais il n'avait frôlé la mort de si près. Méfiant malgré tout, il ne se releva qu'à moitié et, plié en deux, franchit au pas de course l'espace découvert qui le séparait de la protection du sous-bois.

Une demi-heure plus tard, il refermait la porte de l'isba.

Sous les couvertures, Katia luttait toujours contre la fièvre qui la consumait. Anton passa le reste de la nuit à son chevet. La croix qu'il avait plantée servirait-elle à quelque chose ? Combien de temps le charme mettrait-il à opérer ? Il devrait le faire assez vite. Anton sentait presque la vie fuir le corps de la jeune femme par tous les pores de la peau.

Il songea aux deux soldats et à ce qui avait bien pu motiver l'un d'eux — il l'imaginait le plus âgé — à retenir le geste qui aurait fauché sa vie. Compassion, ou plus simplement lassitude ? Il s'endormit sur cette interrogation, son front glacé sur la main brûlante de Katia.

Les bulldozers de l'armée arrivèrent le lendemain. Ils rasèrent complètement la colline, ne laissant pas la moindre croix debout.

Katia mourut dans la journée.